



Homère
Iliade - Odyssée

ÉDITION TRADUITE, ÉTABLIE ET ANNOTÉE
PAR VICTOR BÉRARD, JEAN BÉRARD
ET ROBERT FLACELIÈRE

BIBLIOTHÈQUE DE LA PLÉIADE

nrf

HOMÈRE

Iliade
Odyssee

Iliade :

TRADUCTION, INTRODUCTION ET NOTES
PAR ROBERT FLACELIÈRE

Odyssee :

TRADUCTION PAR VICTOR BÉRARD
INTRODUCTION ET NOTES PAR JEAN BÉRARD
INDEX PAR RENÉ LANGUMIER

nrf

GALLIMARD

*Tous droits de traduction, de reproduction et d'adaptation
réservés pour tous les pays.*

© *Éditions Gallimard, 1955.*

INTRODUCTION
AUX
POÈMES HOMÉRIQUES

ILIADE

ILIADE

CHANT I

INVOCATION

DÉESSE, chante-nous la colère d'Achille, de ce fils de Pélée, — colère détestable, qui valut aux Argiens d'innombrables malheurs et jeta dans l'Hadès tant d'âmes de héros, livrant leurs corps en proie aux oiseaux comme aux chiens : ainsi s'accomplissait la volonté de Zeus. Commence à la querelle où deux preux s'affrontèrent : l'Atride¹, chef de peuple, et le divin Achille.

LA PESTE ET LA QUERELLE

Quel dieu les fit se quereller et se combattre ? C'est Apollon, le fils de Zeus et de Létô. Ce dieu, contre le roi s'étant mis en courroux, déchaîna sur l'armée un horrible fléau², dont les hommes mouraient, à cause de l'affront que son prêtre Chrysès³ reçut du fils d'Atrée.

Pour racheter sa fille au prix de grands trésors, Chrysès était venu vers les sveltes vaisseaux de la flotte achéenne, et, sur un sceptre d'or, de l'Archer Apollon portant les bandelettes, il priait les Argiens, mais surtout les deux chefs de guerre, fils d'Atrée⁴ :

CHRYSÈS. — Atrides et vous tous, Argiens aux belles guêtres, puissent les Immortels, habitants de l'Olympe, vous donner de piller la ville de Priam, puis de rentrer dans vos demeures sains et saufs ! Mais rendez-moi ma fille, agréez sa rançon, par égard pour l'Archer Apollon, fils de Zeus.

Lors, d'une seule voix, les Argiens approuvèrent : qu'on traite avec honneur le prêtre en acceptant la splendide rançon ! Mais autre fut l'avis d'Agamemnon l'Atride. Il renvoya Chrysès par cet ordre brutal :

AGAMEMNON. — Ah ! crains, vieillard, si je te vois près

des nefs creuses aujourd'hui t'attarder ou revenir demain, d'être mal protégé par ton sceptre et par la bandelette du dieu! Je ne te rendrai pas ta fille, pas avant du moins qu'elle ait vieilli sous mon toit, en Argos, loin du pays natal, travaillant au métier et partageant mon lit. Va, ne m'irrite plus, si tu veux partir sauf.

A ces mots, le vieillard, pris de peur, obéit. En silence il longea la mer retentissante. Plus loin, quand il fut seul, instamment il pria le seigneur Apollon, fils de Létô, déesse à l'ample chevelure :

CHRYSÈS. — Toi dont l'arc est d'argent, écoute mes paroles, protecteur de Chrysè, de Cilla la divine, puissant seigneur de Ténédos, ô dieu Sminthée¹! Si pour toi j'ai couvert² un temple qui t'agrée, si pour toi j'ai brûlé jamais de gras cuisseaux de taureaux et de chèvres, exauce mon souhait : qu'aux Danaens tes traits fassent payer mes larmes!

Ainsi suppliait-il, et Phœbos Apollon entendit sa prière. Des cimes de l'Olympe il descend, irrité, portant l'arc à l'épaule et le carquois bien clos : il est plein de colère, et sur son dos, quand il bondit, les flèches sonnent. Il s'avance, pareil à la nuit, puis se poste à l'écart des vaisseaux et lance un premier trait. L'arc d'argent rend un son terrible; tout d'abord, il atteint les mulets et les chiens bons coureurs, puis, de sa flèche aiguë, il tire sur les hommes. Et, pour brûler les morts, d'innombrables bûchers sans relâche s'allument.

Pendant neuf jours les traits du dieu criblent l'armée. Mais le dixième, Achille assemble tous les preux. La déesse aux bras blancs, Héra, vient de lui mettre au cœur cette pensée : elle a pitié de voir mourir les Danaens. Quand ils sont réunis, Achille aux pieds légers se lève et dit ces mots :

ACHILLE. — Je crois que nous allons retourner sur nos pas, Atride, si du moins nous pouvons fuir la mort : guerre et peste à la fois navrent les Achéens! Allons, interrogeons les devins ou les prêtres, ou ceux qui savent l'art d'interpréter les songes (un songe aussi peut être un message de Zeus) : ils nous diront d'où vient à Phœbos Apollon cette grande colère. Que nous reproche-t-il? D'avoir omis un vœu, peut-être une hécatombe? Voudrait-il donc, pour nous délivrer du fléau, respirer le fumet des agneaux et des chèvres?

Achille, après ces mots, se tait et se rassied. Calchas, fils de Thestor, se lève : surpassant tous les autres devins, il connaît le présent, le passé, l'avenir ; il a vers Iliou guidé la flotte argienne par le savoir qu'il tient de Phœbos Apollon. Plein de sagesse, il prend la parole et leur dit :

CALCHAS. — Tu veux que je dévoile, Achille aimé de Zeus, le courroux d'Apollon, le seigneur bon archer. Je vais parler, mais toi, jure-moi que ta langue et tes bras m'aideront, car je crains d'irriter un homme tout-puissant, maître des Achéens. Un prince est le plus fort quand il prend à partie un homme du commun ; s'il peut sur le moment retenir sa colère, la rancune pourtant occupera son cœur, aussi longtemps qu'il ne l'aura pas assouvie : dis-moi donc si tu veux garantir mon salut.

Achille aux pieds légers lui fait cette réponse :

ACHILLE. — Prends courage et dis-nous ce que ton dieu t'inspire. J'en atteste Apollon, cher à Zeus, que tu pries lorsque aux Argiens tu veux annoncer tes oracles : aucun des Danaens ne pourra, moi vivant, tant qu'ici-bas mes yeux resteront bien ouverts, appesantir sur toi sa main, près des nefs creuses, même si tu voulais nommer Agamemnon, qui se vante d'avoir chez nous le premier rang !

Alors le bon devin reprend courage et dit :

CALCHAS. — Non, si le dieu se plaint, ce n'est ni pour un vœu ni pour une hécatombe : c'est pour l'affront subi par son prêtre Chrysès. L'Atride a refusé d'agréer la rançon et de rendre la fille. Voilà pourquoi l'Archer nous destine ces maux et bien d'autres encore. De l'armée achéenne il n'écartera pas le terrible fléau tant que nous n'aurons pas à son père rendu, sans marché ni rançon, l'accorte jeune fille et vers Chrysè conduit une sainte hécatombe. C'est alors seulement que nous pourrons par nos prières l'apaiser.

Dès qu'il a dit ces mots, le devin se rassied. Le héros fils d'Atrée, Agamemnon, puissant seigneur, alors se lève. Il est plein de dépit. Une sombre fureur bouillonne en sa poitrine. Ses yeux étincelants semblent lancer des flammes. Il jette sur Calchas un terrible regard et l'interpelle ainsi :

AGAMEMNON. — Prophète de malheur, jamais tu n'as rien dit qui me fût agréable. C'est le pire toujours qu'il

te plaît d'annoncer, et jamais rien de bon ne sort de tes paroles. Et voici qu'aujourd'hui tu viens vaticiner parmi les Danaens : j'aurais causé les maux dont nous frappe l'Archer pour avoir refusé la splendide rançon et gardé Chrysis! C'est vrai, j'aime bien mieux la conserver chez moi, je la préfère à mon épouse Clytemneste, car elle la vaut bien pour la beauté, la taille et l'esprit et l'adresse. Et pourtant, s'il le faut, je consens à la rendre, car je veux le salut de l'armée, non sa perte. Mais procurez-moi vite une autre part d'honneur : que je ne sois pas seul, parmi tous les Argiens, dépouillé de mon lot. Cela ne saurait être. Car, vous le voyez tous, ma part au loin s'en va.

Lors le divin Achille aux pieds légers répond :

ACHILLE. — Atride glorieux, pour la cupidité tu n'as pas ton pareil! Comment les Achéens au grand cœur pourront-ils te donner une part? Nous n'avons en réserve aucun trésor commun, puisqu'il fut partagé tout entier, le butin tiré des villes prises. Convient-il que chacun le rapporte à la masse? Pour toi, dès maintenant, cède au dieu cette fille, et nous, les Achéens, nous te rendrons trois fois, quatre fois sa valeur, si jamais Zeus permet que nous ravagions Troie, la ville aux bons remparts.

En réponse le grand Agamemnon lui dit :

AGAMEMNON. — Non, non, n'essaye pas de ruser avec moi, malgré tout ton courage, Achille égal aux dieux! Tu ne pourras ni m'abuser ni me convaincre. Désires-tu, quand toi, tu garderas ta part, que je demeure ainsi dépouillé de la mienne? Sinon, me dirais-tu de rendre cette fille? Ah! si je recevais des Argiens au grand cœur une part qui me plût, égale en valeur, soit! Si l'on me la refuse, il me faudra moi-même aller prendre ta part, ou bien celle d'Ajax, ou bien celle d'Ulysse, et l'on verra comment il se courroucera, celui chez qui j'irai! Mais à cela nous songerons une autre fois. Allons! pour aujourd'hui, que sur la mer divine on lance un noir vaisseau; rassemblons des rameurs en nombre; sur la nef, plaçons une hécatombe; faisons monter à bord la belle Chrysis; puis désignons un chef parmi ceux du Conseil¹ : Ajax, Idoménée ou le divin Ulysse, ou toi, fils de Pélée, l'homme entre tous terrible, pour faire un sacrifice et de l'Archer enfin regagner la faveur.

Achille aux pieds légers lui jette un regard sombre et lui dit en réponse :

ACHILLE. — Ah! vraiment, cœur bardé d'impudence, âpre au gain, comment un Achéen pourrait-il t'obéir volontiers, que ce soit pour marcher ou combattre? Car enfin, si je suis venu lutter ici, moi du moins, ce n'est pas par haine des Troyens. Que m'ont-ils fait, à moi? Jamais ils n'ont ravi mes bœufs ni mes chevaux; jamais on ne les vit saccager les moissons dans le pays fertile et riche de la Phthie. La distance qui nous sépare est bien trop grande : entre nous, tous ces monts ombreux, la mer sonore! C'est toi que j'ai suivi, toi, le plus impudent des hommes, pour te plaire, afin que Ménélas et toi, face de chien, vous puissiez des Troyens tirer votre vengeance! Mais combien tu t'en moques! Tu viens me menacer de confisquer le lot que m'ont attribué les fils de l'Achaïe pour prix de tant d'efforts. Pourtant ma part jamais n'est égale à la tienne, lorsque les Danaens mettent à sac un bourg opulent des Troyens¹. Du combat bondissant presque tout le fardeau retombe sur mes bras, mais, quand vient le partage, alors c'est toi qui prends le plus splendide lot; il est petit, celui que vers mes nefs j'emporte, après avoir assez peiné dans la bataille, et j'y tiens d'autant plus! Mais cette fois, je vais repartir pour la Phthie, car il vaut beaucoup mieux que je rentre chez moi sur mes nefs recourbées; il n'est pas de mon goût de demeurer ici, privé de tout honneur, lorsque pour toi j'amasse abondance et richesse!

Le chef du peuple Agamemnon réplique alors :

AGAMEMNON. — Fuis, si le cœur t'en dit! Ce n'est certes par moi qui vais te supplier de rester pour me plaire. D'autres, assez nombreux, soutiendront mon honneur, d'abord le prudent Zeus. Toi, parmi tous les rois divins, je te déteste. Ce qui te plaît le mieux, c'est toujours la querelle et la lutte et la guerre. Immense est ta vigueur, mais tu la tiens d'un dieu. Remmène donc chez toi tes nefs et tes guerriers, commande aux Myrmidons! Moi, je me moque bien de toi, de ta colère! Écoute ma menace. Si Phœbos Apollon m'enlève Chrysis (et je vais l'envoyer avec mes compagnons sur un navire à moi), moi-même alors j'irai jusqu'à ton campement, pour te prendre ta part, la belle Briséis. Ainsi tu comprendras combien je te domine, et les autres

craindront de me traiter dans leurs propos comme un égal et de me tenir tête.

Il dit. Le Péléide à ces mots s'assombrit. Son cœur reste indécis en sa mâle poitrine : va-t-il saisir le glaive aigu qu'il porte au flanc et, chassant les Argiens, tuer le fils d'Atrée? ou bien se contenir et calmer sa colère? Tandis qu'en son esprit il roule ces pensées et déjà du fourreau tire sa grande lame, Athéna vient à lui des profondeurs du ciel. C'est Héra qui l'envoie, la déesse aux bras blancs, qui veille avec amour sur l'un et l'autre chef. Debout derrière Achille, elle saisit les blonds cheveux du Péléide; visible pour lui seul, elle échappe aux regards de tous les autres hommes. Achille, stupéfait, se retourne; aussitôt il reconnaît Pallas, la divine Athéna. Ses yeux brillent, terribles. Regardant la déesse, il dit ces mots ailés :

ACHILLE. — Fille de Zeus, le porte-égide¹, que fais-tu? Viens-tu pour contempler l'insolence du fils d'Atrée Agamemnon? Mais je vais t'annoncer ce qui s'accomplira : sa vanité bientôt lui coûtera la vie.

La déesse aux yeux pers, Athéna lui répond :

ATHÉNA. — Du haut du ciel j'accours pour te persuader de calmer ta fureur. C'est Héra qui m'envoie, la déesse aux bras blancs, qui veille avec amour sur toi comme sur lui. Finis cette querelle, allons! et que ton bras ne tire pas l'épée. Ne te sers que de mots : abreuve-le d'injures, dis-lui ce qui l'attend. Car je vais t'annoncer ce qui s'accomplira : pour prix de cette offense, un jour tu recevras de splendides présents d'une triple valeur. Contiens donc ta fureur, Achille, obéis-nous.

Lors lui dit en réponse Achille aux pieds légers :

ACHILLE. — Il me faut observer les ordres de vous deux, déesse, quel que soit le courroux de mon cœur. C'est le meilleur parti : l'homme docile à leurs désirs, les dieux l'exaucent.

Il dit. Obéissant à la voix d'Athéna, sur le pommeau d'argent il retient sa main lourde et repousse dans le fourreau sa grande épée. La déesse déjà vers l'Olympe repart et va, dans le palais du porte-égide Zeus, se joindre aux autres dieux. Et le fils de Pélée, une nouvelle fois, s'attaque au fils d'Atrée en termes insultants, car il est loin d'avoir apaisé sa colère :

ACHILLE. — Sac à vin, homme à l'œil de chien, au

cœur de cerf! Revêtir ta cuirasse au milieu de l'armée, te mettre en embuscade avec les preux Argiens, tu n'en as pas le cœur! Ah! tu te croirais mort! Il vaut certes bien mieux ne pas quitter le vaste camp des Achéens et confisquer le bien de qui te parle en face. Roi mangeur de ton peuple, il n'est pour t'obéir que des hommes de rien; autrement, fils d'Atrée, ce serait aujourd'hui ton ultime forfait! Mais je le dis tout net, et je vais en jurer un solennel serment (Ce sceptre en soit témoin, qui ne portera plus de feuilles ni de branches, et, séparé du tronc resté dans la forêt, ne refleurira plus. Le bronze en a tranché le feuillage et l'écorce. Le voici maintenant aux mains des Achéens justiciers et gardiens du droit au nom de Zeus¹. Ce sera là pour toi le plus grave serment). Un jour tous les Argiens regretteront Achille. Alors dans ta douleur tu seras impuissant, quand, nombreux, sous les coups de l'homicide Hector, ils tomberont mourants. Le dépit rongera ton cœur dans ta poitrine, pour avoir outragé le meilleur des Argiens.

Le Péléïde lance à terre, après ces mots, le sceptre décoré de clous d'or, puis s'assied. De son côté, le fils d'Atrée est en fureur. Au milieu d'eux, soudain, se lève le brillant orateur de Pylos, Nestor au doux langage. De sa bouche les mots commencent à couler, plus suaves que miel. Déjà, d'hommes mortels il a vu succomber deux générations qui, depuis qu'il est né, dans Pylos la divine ont grandi tour à tour, et c'est à la troisième aujourd'hui qu'il commande². Plein de sens, il leur dit en prenant la parole :

NESTOR. — Las! quel grand deuil atteint la terre d'Achaïe! Quel plaisir pour Priam et les fils de Priam! Et quelle grande joie au cœur éprouveront tous les autres Troyens, s'ils savent le conflit qui tous deux vous oppose, vous les meilleurs dans le Conseil comme au combat parmi les Danaens! Allons, écoutez-moi. Vous êtes mes cadets. Moi, j'ai connu jadis des hommes qui valaient encore mieux que nous, et qui jamais ne m'ont témoigné de mépris. Non, je n'ai pas revu, ni ne pourrai revoir de semblables héros : Pirithoos, ou bien Dryas, ce pasteur d'hommes, ou Cénéé, Exadios, le divin Polyphème³, ou Thésée, fils d'Égée, homme pareil aux dieux. Ils furent les plus forts que la terre eût nourris, et ces robustes preux durent se mesurer aux êtres les

plus forts : les Brutes des montagnes¹; dans un affreux carnage ils les anéantirent. Pour joindre ces guerriers, j'avais quitté là-bas ma lointaine Pylos. Ils m'avaient fait venir, et moi, j'ai combattu de mes mains, pour mon compte. Aujourd'hui, sur la terre, aucun preux ne pourrait affronter ces héros. Eh bien! ces hommes-là méditaient mes conseils; ils écoutaient ma voix. Allons! écoutez-la, vous aussi : m'obéir, c'est le meilleur parti. Toi, malgré ta valeur, ne lui prends pas la fille; non, mais laisse-la-lui, celle qu'en part d'honneur les fils de l'Achaïe lui donnèrent d'emblée. Et toi, fils de Pélée, cesse de tenir tête au roi, de le braver, car il est supérieur aux autres par le rang, le royal porte-sceptre à qui Zeus donne gloire. Tu peux être plus fort et fils d'une déesse; malgré tout, il l'emporte, ayant à commander un plus grand nombre d'hommes. Quant à toi, fils d'Atrée, laisse là ton courroux; c'est moi qui t'en supplie, cesse de t'irriter contre le Péléide : dans la guerre cruelle il est des Achéens le plus ferme rempart.

En réponse, le grand Agamemnon lui dit :

AGAMEMNON. — En tout cela, vieillard, tu parles comme il faut, mais cet homme prétend surpasser tous les autres, il prétend l'emporter sur tous, régner sur tous, donner à tous des ordres; il est quelqu'un, je crois, qui n'obéira pas. Si les dieux immortels l'ont fait vaillant guerrier, veulent-ils donc qu'il n'ait que l'injure à la bouche?

Mais le divin Achille à ces mots l'interrompt :

ACHILLE. — Ah! l'on me traiterait de lâche et d'homme vil, si j'allais te céder en tout dès que tu parles! A d'autres de tels ordres! Car ce n'est pas à moi qu'il te faut commander : non, désormais, je crois, je n'obéirai plus. Encore un mot pourtant : mets-le bien dans ta tête. Pour garder cette fille, on ne me verra pas lever le bras sur toi ni sur personne d'autre. Vous me l'avez donnée, vous me l'enlevez, soit! Mais tous les autres biens que je conserve auprès de ma svelte nef noire, je te mets au défi d'en emporter quoi que ce soit contre mon gré! Allons, fais-en l'épreuve, et que ceux-ci le voient : sous ma lance bientôt jaillira ton sang noir.

Ainsi s'affrontent-ils en paroles brutales, puis tous deux, se levant, près des vaisseaux argiens dispersent l'assemblée. Le Péléide alors, suivi du Ménétiade² et de

ses compagnons, s'en revient vers son camp et ses splendides nef. L'Atride, quant à lui, fait tirer vers la mer le navire effilé; il choisit vingt rameurs, en l'honneur d'Apollon embarque une hécatombe, amène et fait asseoir la belle Chrysis, puis comme chef à bord monte le sage Ulysse.

Ceux-là donc, embarqués, se mettent à voguer sur la route liquide. Tous les autres guerriers sur l'ordre de l'Atride alors se purifient et vont jeter ensuite à la mer leurs souillures. Enfin pour Apollon près de la mer immense ils immolent taureaux et chèvres par troupeaux, hécatombes parfaites; et la fumée en tourbillons gagne le ciel.

ENLÈVEMENT DE BRISÉIS

Ainsi s'occupent-ils à l'intérieur du camp. Agamemnon pourtant n'a garde d'oublier la menace qu'il a lancée au Péléide. A ses hérauts, ses deux serviteurs diligents, Talthybios, Eurybate, il s'adresse et leur dit :

AGAMEMNON. — Allez ensemble au camp du Péléide Achille et prenez par la main la belle Briséis : vous me l'amènerez. Que s'il vous la refuse, en personne j'irai moi-même la lui prendre avec toute une troupe, et ce sera pour lui plus cuisante douleur!

Il les envoie en leur donnant cet ordre rude. Tous deux, à contre-cœur, longeant l'immense mer, gagnent le camp et les vaisseaux des Myrmidons. Ils y trouvent Achille auprès de sa demeure et de son vaisseau noir, assis; en les voyant il n'a que déplaisir. Saisis, devant le roi, de crainte et de vergogne, ils s'arrêtent muets, sans dire leur message. Mais lui, qui dans son cœur comprend, leur parle ainsi :

ACHILLE. — Salut, ô messagers des hommes et de Zeus, hérauts! Approchez-vous. Ce n'est pas votre faute : Agamemnon, qui vous envoie, est seul en cause; c'est lui qui veut ravir la jeune Briséis. Divin Patrocle, allons! fais sortir cette fille, et quand tu l'auras mise en leurs mains, qu'ils l'emmènent! Mais qu'eux-mêmes ils soient tous les deux mes témoins devant les Bienheureux et devant les mortels, comme devant ce roi que rien ne peut fléchir, si l'on a de nouveau besoin de moi plus tard pour écarter des Achéens l'affreux malheur!

Son cœur est en délire; il ne saurait prévoir, en présageant d'après le passé l'avenir, comment les Achéens, du combat près des nef, sortiront sains et saufs.

Il dit. Obéissant à son cher compagnon, Patrocle fait sortir la belle Briséis et la remet entre leurs mains pour qu'ils l'emmènent. Ils s'éloignent le long des vaisseaux achéens, et la fille avec eux s'avance à contre-cœur.

Lors Achille, soudain se mettant à pleurer, vient s'asseoir à l'écart, loin de ses compagnons, sur le bord des flots blancs. Ses yeux fixent le large à la couleur de vin. Longtemps, les bras tendus, il invoque sa mère :

ACHILLE. — Si tu m'as enfanté pour une courte vie, mère, Zeus l'Olympien qui tonne sur les monts devrait à tout le moins me procurer la gloire! A cette heure, il n'a pas pour moi le moindre égard. Car ce puissant seigneur, l'Atride Agamemnon, vient de me faire outrage : il m'a ravi ma part d'honneur et la détient, m'en ayant dépouillé.

Ces mots sont entendus par son auguste mère, assise tout au fond des abîmes salés auprès de son vieux père¹. Rapidement, hors des flots blancs, elle s'élève ainsi qu'une vapeur et s'assied aussitôt près de son fils en larmes. Le flattant de la main, l'appelant par son nom, elle parle et lui dit :

THÉTIS. — Mon fils, pourquoi ces pleurs? Quel est donc le chagrin qui pénètre ton âme? Parle, ne cache rien; ainsi nous serons deux à connaître ta peine.

Parmi de lourds sanglots, Achille aux pieds légers en réponse lui dit :

ACHILLE. — Tu le sais; à quoi bon te faire le récit de ce qui t'est connu? Nous avons attaqué le fief d'Eétion, Thèbe, la ville sainte, et, vainqueurs, nous l'avons détruite et saccagée. Entre les fils des Achéens tout le butin fut dûment partagé : à l'Atride on offrit la belle Chryséis. Mais voici que Chrysès, le prêtre d'Apollon, qui lance au loin ses traits, vint trouver les Argiens de bronze cuirassés près des sveltes vaisseaux pour racheter sa fille au prix de grands trésors. De l'Archer Apollon il portait les insignes : son sceptre d'or était couvert de bandelettes. Il pria les Argiens, et surtout les deux chefs de guerre, fils d'Atrée. Et, d'une seule voix, les Argiens approuvèrent : qu'on traite avec honneur le prêtre en acceptant la splendide rançon! Mais autre fut l'avis

Mari et femme	850
FINALE	
La paix ou Chez Laërte	862
Seconde descente aux enfers	864
NOTES par R. Flacelière et J. Bérard :	
<i>Introduction aux poèmes homériques</i>	881
<i>Iliade</i>	886
<i>Odysée</i>	969
CARTES ET PLAN :	
1. <i>La Grèce</i>	1048-1049
2. <i>La Troade homérique</i>	1050
3. <i>Ithaque</i>	1051
4. <i>Le Périphe d'Ulysse</i>	1052
5. <i>Le Périphe d'Ulysse, détail</i>	1053
6. <i>Schéma imaginaire du palais d'Ulysse</i>	1054-1055
INDEX par René Langumier	1057

BIBLIOTHÈQUE DE LA PLÉIADE

Ce volume contient :

ILIADE

*Traduction, introduction et notes
par Robert Flacelière*

ODYSSÉE

*Traduction par Victor Bérard
Introduction et notes par Jean Bérard*

*Introduction aux poèmes homériques
par Robert Flacelière*

Index de René Langumier